

# Philip K. Dick

## Les voix de l'asphalte



**Philip K Dick**

**Les Voix de l'asphalte**

Titre original : Voices from the street

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Richard

Collection NÉO  
dirigée par Hélène Oswald

le cherche midi

J'habite un petit appartement du barrio mexicain et j'utilise une machine à écrire mécanique Olympia que j'ai achetée en 1964, le canapé de mon séjour est cassé, les chats l'ont saccagé, comme ma chaise. Tout le monde me dit que je devrais habiter les beaux quartiers du comté d'Orange (ici, c'est le comté d'Orange) et que je devrais posséder une Mercedes-Benz. Je n'ai pas un seul costume à moi ; Dieu sait comment je vais me débrouiller pour la première de Blade Runner. En gros, tout ce que je fais de mon argent - hormis les dépenses de base, l'alimentation, le strict nécessaire -, c'est aider des organisations humanitaires comme le American Friends Service Committee. Ce que je veux dire, c'est que tout le monde me fait culpabiliser et me met mal à l'aise parce que je ne veux pas d'une maison à étage, et que je ne veux pas d'un nouveau traitement de texte. J'avais une petite amie qui roulait en Porsche Turbo, mais ça m'a fichu la trouille, et elle m'a fichu la trouille. J'ai à côté de moi une boîte en carton dont je me sers pour ranger le matériel de ma machine à écrire - j'en étais vraiment venu au point où je me disais qu'il y avait un truc qui clochait en moi, à force de ne pas vouloir acquérir les attributs prouvant au monde mon statut social, mon succès. Pourtant, ça fait trente ans que je suis un authentique écrivain et... je me suis rendu compte que je n'avais pas besoin de ça, que je n'ai rien à prouver à personne, et surtout pas à moi-même. Écrire des romans et des histoires, c'est dur, comme travail, mais ce qui compte, c'est le travail proprement dit - pas seulement le travail produit, mais aussi l'acte de travailler ; la besogne en elle-même. Le fait que je tape sur du papier bon marché acheté au Market Basket Supermarket ne joue ni en ma faveur ni en ma défaveur dans le grand tableau de résultats, là-haut, au ciel, autrement dit, dans mon propre cœur.

Philip K. Dick  
Le 12 février 1982

Pour S. M.

Ils trouvent plus difficile de localiser leurs ennemis extérieurs que de se colleter avec leurs démons intérieurs. Cet échec apparemment indépendant de leur personne a généré une intrigue individuelle tragique, et ils sont trompés par ce qu'il y a de factice en eux.

C. Wright Mills

## Première partie : Le matin

La matinée du jeudi 5 juin 1952 s'annonçait radieuse et chaude. La lumière du soleil faisait scintiller la pellicule de rosée qui recouvrait les magasins et les rues. L'humidité chatoyante de la nuit s'évaporait au-dessus des pelouses en direction du verre bleuté du ciel. C'était un ciel de début de matinée ; bientôt le soleil le ferait disparaître. Une brume blanche, lugubre, lourde comme une chape, viendrait de la baie de San Francisco et resterait en suspens au-dessus du monde. Mais il n'était que huit heures et demie ; le ciel avait encore deux heures à vivre.

Jim Fergesson abaissa gaiement les vitres de sa Pontiac et, passant le coude au-dehors, se pencha pour inspirer de bonnes bouffées d'air humide. Il quitta Cedar Street et entra dans le parking à moitié désert, appréciant d'un regard bienveillant, quoique terni par une récente indigestion et l'état d'épuisement nerveux dans lequel il était, les rayons de soleil qui dansaient sur les graviers et la chaussée. Il se gara, coupa le moteur, et resta un moment assis pour allumer son cigare. Quelques voitures se glissèrent sur l'aire de stationnement et vinrent s'immobiliser autour de lui. Dans la rue, les autos défilaient. Les premiers sons, les premiers frémissements de la journée. Dans la calme fraîcheur, ces mouvements déclenchaient des échos métalliques qui rebondissaient sur les immeubles de bureaux et les murs en béton.

Fergesson sortit de sa voiture, claqua la portière. Le gravier crissa sous ses semelles, puis ses talons retentirent lorsqu'il s'engagea, mains dans les poches, sur le trottoir. C'était un petit homme musculeux, entre deux âges, vêtu d'un complet en serge bleue. Son visage rougeaud était strié de rides, empreint de sagesse. Ses lèvres épaisses étaient enroulées autour de son bâton de chaise.

Tout autour de lui, des commerçants descendaient leurs auvents à la manivelle en une succession de mouvements de bras précis. Un Noir repoussait les ordures dans le caniveau à l'aide d'un balai-brosse. Fergesson piétina dignement le tas de détritiques en traversant Le gars, tel un automate matinal préposé à la propreté, s'abstint de tout commentaire...

À l'entrée de la California Loan Company, un groupe de secrétaires s'était formé. Tasses de café, talons hauts, parfums, boucles d'oreilles et pulls roses, les manteaux jetés sur les épaules frêles. Fergesson huma de bonne grâce le parfum suave des jeunes femmes. Un rire, des murmures en sourdine, des gloussements,

échanges de paroles intimes soufflées par des lèvres moelleuses, dont lui et la rue étaient exclus. Le bureau ouvrit et les femmes s'engouffrèrent à l'intérieur en un tourbillon de bas Nylon et de manteaux. Il se retourna pour leur lancer un dernier regard approbateur. Un bref instant il eut envie de l'une d'entre elles, n'importe laquelle. Ce serait bien, pour le magasin... comme à l'époque. Une femme apporte une touche de classe, du raffinement. Une comptable ? Plutôt quelqu'un que les clients puissent voir. Une présence féminine empêche les hommes de céder à leur grossièreté naturelle, favorise les rires et la bonne humeur.

— Bonjour, Jim.

Un salut de chez Stein, Vêtements pour Hommes.

— Bonjour, répondit Fergesson, sans prendre la peine de faire halte.

Il tendit le bras derrière lui, en agitant nonchalamment les doigts. Arrivé devant Modern TV, Ventes & Réparations, il s'arrêta et sortit sa clé. Il observa d'un œil critique cette boutique démodée qui lui appartenait. Tel un vieux costume étriqué, le magasin fumait faiblement dans la lumière des premiers rayons de soleil. La vétusté enseigne au néon était éteinte. Des débris, vestiges de la soirée et de la nuit, étaient éparpillés devant l'entrée. Les téléviseurs et les postes de radio de la vitrine paraissaient ternes, leurs formes semblaient banales. Des dossiers, des affichettes et des banderoles publicitaires... il donna un coup de pied dans un emballage de lait, qui s'envola et atterrit sur le trottoir. Le carton continua sa course, emporté par le vent matinal. Fergesson introduisit la clé dans la serrure et ouvrit la porte.

À l'intérieur, la vie semblait n'avoir jamais existé. Il plissa les yeux et toussa après avoir inspiré la première bouffée d'air confiné. Le fond du magasin baignait dans le bleu fantomatique de la loupote de nuit, tel un gaz des marais au-dessus d'un marécage pourrissant. Il se pencha pour mettre en marche l'éclairage principal ; la grande enseigne au néon s'alluma en crachotant. Au bout de quelques instants, les lumières de la vitrine papillotèrent à leur tour, diffusant une clarté pâle. Il bloqua la porte de manière à ce qu'elle reste ouverte, inspira au passage l'air frais de l'extérieur, qu'il garda dans ses poumons ; dans la boutique sombre et humide, il alluma les rangées de postes, les présentoirs, les ventilateurs, les ustensiles, les accessoires, les interphones. Les appareils jusqu'alors éteints se mirent en marche, comme à contrecœur. Une radio commença à beugler, imitée peu après par une série de téléviseurs. Il s'approcha ensuite de la veilleuse qu'il éteignit d'un mouvement sec de la main. Il alluma les cabines d'écoute, réparties autour du comptoir poussiéreux et en bazar. À l'aide d'une longue perche, il referma la lucarne. Il alluma la Philco d'exposition qui se mit immédiatement à cracher son ronron excité, puis l'emporta au

fond du magasin. Il éclaira la luxueuse affiche Zenith. Il substituait au vide la lumière, la vie, la conscience. L'obscurité s'enfuit ; et après un premier instant d'impatience frénétique, il se calma, souffla un peu, et prit ce qui était son septième jour à lui : une tasse de café noir.

Le café venait de la boutique diététique d'à côté. Un fatras de tasses, de cuillères et de soucoupes était empilé sous le comptoir de Modern TV. Des morceaux de beignets rances et des bouts de petits pains au lait rassis, mélangés à des cendres de cigarettes, des allumettes, des Kleenex. L'ensemble recouvert d'une couche de poussière ; les années passaient et de nouvelles tasses s'empilaient, sans que les anciennes soient retirées.

Quand Jim Fergesson entra dans le magasin diététique, Betty arriva d'un pas traînant et, en guise de salut, leva le bras d'un air las. Elle avait sous le bras un grand chiffon détrempe, roulé en boule, qui dégoulinait ; elle avait le visage ridé, épuisé, et ses lunettes cerclées d'acier s'affaissaient sur son nez.

— Bonjour, lança Fergesson.

— Bonjour, Jim, répondit Betty d'une voix sifflante, en lui adressant un amical sourire exténué.

Elle disparut dans le fond pour aller chercher la cafetière Silex.

Il n'était pas le premier client. Quelques femmes entre deux âges, bien habillées, discutaient calmement installées au comptoir ou aux tables, elles mangeaient du blé concassé au lait écrémé et buvaient des boissons aux céréales. Derrière, un vendeur de la boutique de cadeaux, élégamment vêtu, picorait avec délicatesse sa tartine sans beurre et sa compote de pommes.

Le café arriva.

— Merci, murmura Fergesson.

Il sortit une pièce de dix cents de son pantalon approximativement repassé, et la tendit à Betty. En se dirigeant vers la sortie, il marcha devant les étalages de pêches et de poires sans sucre, les biscuits diététiques à la purée de glands doux, les pots de miel et les sacs de froment, les racines séchées, les sachets de noisettes, de noix et d'amandes. Il ouvrit la porte moustiquaire en s'aidant du pied, s'avança devant un étalage de dattes et de pommes séchées, au-dessus duquel était accrochée une affiche de Theodore Beckheim. Toisé un bref instant par le regard désapprobateur du pasteur au visage austère et aux sourcils broussailleux, Fergesson se retrouva enfin sur le trottoir, à l'air libre, loin de l'odeur âcre de lait de chèvre en poudre et de transpiration féminine.

À Modern TV, personne n'était encore arrivé. Olsen, le réparateur au physique d'araignée, n'était pas là. Ni aucun autre vendeur. Aucune cliente âgée n'avait pointé le bout de son nez, apportant son



petit poste de radio tout abîmé. Aucun jeune couple désireux de manipuler des combinés télé de luxe. Fergesson progressa avec précaution sur le trottoir, sa tasse de café à la main, et pénétra dans le magasin.

Le téléphone retentit juste au moment où il entrait.

— Bon sang, articula-t-il doucement.

La tasse tremblota, en réaction aux consignes motrices contradictoires qui parcoururent le bras de Fergesson.

Le liquide noir déborda au moment où il posa la tasse à la hâte pour s'emparer du téléphone.

— Modern TV, dit-il.

— Est-ce que ma radio est réparée ? demanda sans préambule une voix stridente de femme.

Tout en l'écoutant distraitement, Fergesson attrapa un crayon. Elle lui crachait son souffle grossier à l'oreille, un ours mal léché blotti contre lui, muselé par le téléphone.

— Comment vous appelez-vous, m'dame ? demanda Fergesson.

Il se sentit envahi d'une sorte de doucereux désespoir de début de matinée ; cette fois-ci, ça y était : la journée avait commencé.

— Votre gars l'a démontée, je ne sais plus quand la semaine dernière, et il a promis que je la récupérerais mercredi. Depuis, je n'ai plus de nouvelles. Je commence à me demander quel genre de boutique vous tenez là.

Fergesson s'empara des fiches de réparations, et se mit à en tourner les pages jaunes et rêches. À l'extérieur, le soleil onctueux dardait encore ses clairs rayons limpides. Des jeunes femmes à la poitrine altièrse se hâtaient sur le trottoir. Les autos glissaient dans les rues humides, en émettant leur sifflement velouté. Toutefois, il fallait bien se rendre à l'évidence : la vie et l'activité avaient lieu dehors, et lui était dedans. Et la première vieille dame de la journée était au téléphone.

La mine renfrognée, il inscrivit quelques mots amers sur la feuille - les petits gestes incisifs disant tout son dégoût. Les rouages du labeur avaient commencé à dévorer son âme. La dure réalité de la journée de travail avait débuté... du moins pour lui. Il portait ce fardeau sur ses épaules ; tandis que ses employés étaient encore au lit ou prenaient tranquillement leur petit déjeuner, lui, Fergesson, le propriétaire du magasin, se coltinait la tâche pénible consistant à chercher la vieille radio de cette bonne femme.

Ce matin-là, à l'autre bout de la ville, à 5 h 45 précises, Stuart Hadley se réveilla dans une cellule de la prison de Cedar Groves. Quelqu'un cognait sur les barreaux ; allongé sur sa paille, Hadley se replia furieusement sur lui-même, jusqu'à ce que le tintamarre s'estompe. Il fixa le mur en se renfrognant et attendit espérant que le vacarme avait cessé pour de bon. Il se trompait. Le

fracas ne tarda pas à revenir.

— Hadley, lui hurla le flic. Debout là-dedans.

Il resta recroquevillé, les genoux ramenés sous le menton, les bras enroulés autour des tibias, les sourcils toujours froncés, il attendait encore, espérant en silence que le boucan allait se dissiper. Mais à présent, c'était le cliquetis des clés et des verrous. La porte fut bruyamment poussée et le flic s'avança jusqu'au plumard.

— Allons-y, lui souffla-t-il. Il est temps de sortir, espèce de crétin, pauvre fils de pute.

Hadley s'ébroua. Petit à petit, à contrecœur, il déplia son corps. D'abord les pieds, qui descendirent jusqu'au sol. Puis il tendit les jambes, les étira aux maximum. Les bras relâchèrent leur étreinte ; il se rétablit sur son séant en poussant un grognement. Il n'adressa pas un regard au flic ; il préféra rester assis en gardant la tête baissée, les sourcils joints, les yeux presque clos, tâchant d'éviter, l'insupportable lumière grise qui filtrait par la fenêtre.

— Non mais, tu te prends pour qui ? demanda le flic sur le ton de la provocation.

Hadley ne répondit pas. Il se palpa la tête, les oreilles, les dents, la mâchoire. Une barbe de deux jours crissa au contact de ses doigts ; il fallait qu'il se rase. Son manteau était déchiré. Il avait perdu sa cravate. Il fouilla maladroitement sous son grabat et finit par trouver ses chaussures. Elles lui parurent si lourdes qu'il faillit s'affaler à genoux.

— Hadley, répéta le flic, debout devant lui, jambes écartées, mains sur les hanches, c'est quoi, ton problème ?

Hadley enfila ses chaussures et commença à nouer les lacets. Ses mains tremblaient. Il y voyait à peine. Son ventre gargouillait, un renvoi gastrique remonta au fond de sa gorge. Le mal de tête était si lancinant que ses sourcils froncés au maximum se rejoignaient, lui chiffonnant le visage en une fine moue anxieuse.

— Passe récupérer tes objets de valeur au guichet, ordonna le flic.

Il fit volte-face et sortit de la cellule. Hadley le suivit d'un pas hésitant.

— Signe ici, exigea le sergent derrière son guichet, en remettant à Hadley une liasse de feuilles, puis un épais stylo-plume. Un troisième flic était parti quelque part, chercher le sac contenant les effets de Hadley. Deux autres flics se prélassaient à une table, l'observant d'un œil torve.

Le sac contenait son portefeuille, son alliance, quatre-vingts cents en petite monnaie, deux billets de un dollar, son briquet, sa montre, un stylo-bille, un exemplaire du New Yorker, et ses clés. Tout en fixant intensément chaque objet, il les remit l'un après l'autre à leur place initiale... à l'exception du magazine, qu'il jeta

dans la poubelle, à côté du guichet Deux dollars. Le reste, il l'avait perdu, ou bien se l'était fait voler. En tout environ trente-quatre dollars avaient disparu. C'est alors qu'il remarqua une sale coupure sur le dos de sa main ; on lui avait mis un pansement dessus. Tandis qu'il l'examinait, le sergent se pencha et montrant du doigt la poche de son manteau, lui demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans ?

Hadley tâta la poche. Il en tira un grand bout de papier brillant froissé qu'il étala. C'était une reproduction en couleurs d'un tableau : Famille d'acrobates avec singe, de Picasso. Tout un bord était déchiqueté ; il avait sans doute arraché la page d'un livre de la bibliothèque. Il se souvenait vaguement d'avoir erré à la bibliothèque municipale, à l'heure de la fermeture, tandis que les lumières s'éteignaient les unes après les autres.

Ensuite, il avait longtemps marché dans l'obscurité du soir. Puis le bar. Puis un autre bar. Ensuite, la dispute. Et après la dispute, la bagarre.

— C'était à propos de quoi ? demanda le sergent.

— Joe McCarthy, marmonna Hadley.

— Pourquoi ?

— Quelqu'un a soutenu que c'était un grand homme.

D'une main tremblante, Hadley aplatit ses cheveux blonds coupés ras. Il aurait donné cher pour avoir ses cigarettes. Il aurait aimé être à la maison, il aurait pris un bain, se serait rasé, et aurait demandé à Ellen de lui préparer un bon café noir bien chaud.

— T'es quoi ? demanda le sergent. Un Rouge ?

— C'est ça, répondit Hadley. J'ai voté pour Henry Wallace.

— Tu n'as pas la dégaine d'un Rouge.

Le sergent étudia le jeune homme aux épaules voûtées. Malgré des vêtements fripés et maculés de taches, Hadley présentait bien. Cheveux blonds, yeux bleus, un visage intelligent mais bouffi. Il était mince, presque maigre, avec une grâce légèrement féminine.

— Moi, je trouve que tu ressembles plus à une tapette, ajouta le sergent. Tu ne serais pas une de ces tapettes de San Francisco ?

— Je suis un intellectuel, répondit mollement Hadley. Je suis un penseur. Un rêveur. Est-ce que je peux rentrer chez moi, maintenant ?

— Bien sûr, répondit le sergent. Tu as toutes tes affaires ?

Hadley retourna le sac vide.

— Toutes, oui.

— Bon, signe là, alors.

Hadley apposa sa signature, attendit avec une patience à toute épreuve, avant de se rendre compte que le sergent en avait fini avec lui. Il se retourna et se dirigea mollement vers l'escalier du commissariat. L'instant d'après, il était dans la grisaille, sur le trottoir, à cligner des yeux en se frottant la tête.

Les deux dollars lui permirent de prendre un taxi. Il ne lui fallut pas longtemps pour regagner son appartement ; à cette heure-ci, il n'y avait pratiquement pas de circulation. Le ciel était d'un blanc vapoureux, froid. Quelques personnes se déplaçaient à pied, soufflant une buée pâle devant elles. Épaules tombantes, mains jointes, Hadley broyait du noir.

Ellen n'allait pas le louper. Comme toujours lorsque quelque chose de ce genre arrivait. Sans parler du silence de plus en plus lourd qui s'était insinué entre eux, ces derniers mois, jusqu'à devenir insupportable. Il se demanda si ça valait le coup d'inventer une histoire à dormir debout. Probablement pas.

— Vous auriez une cigarette ? demanda-t-il au chauffeur du taxi.

— Fumer provoque le cancer, répondit celui-ci, en balayant d'un regard la rue déserte.

— Ça veut dire non ?

— Non, je n'en ai pas, non.

Il allait être difficile d'expliquer qu'il avait perdu l'argent. C'était l'aspect des choses qu'il détestait. Il ne se rappelait même plus quel bar c'était ; des bars, il y en avait certainement eu plus d'un. Une seule chose était clairement imprimée dans sa mémoire : les deux costauds en blouson noir, deux camionneurs, partisans de McCarthy. L'air frais devant le bar quand ils étaient tous trois sortis pour s'expliquer, se colleter. Le vent mordant, le coup de poing dans le ventre et dans la figure. Le trottoir, très gris, dur, froid. Puis la voiture de police et le pénible trajet jusqu'au poste.

— Nous sommes arrivés, monsieur, dit le chauffeur en arrêtant son taxi.

Hadley régla la course et s'extirpa du véhicule en un même mouvement.

Pas un son. Tout était silencieux quand il ouvrit la porte de l'immeuble et monta l'escalier couvert de moquette pour s'engager dans le couloir. Pas de radios. Pas un bruit de chasse d'eau. Il n'était guère que six heures et quart. Arrivé devant sa propre porte, il essaya d'actionner la poignée. Elle n'était pas fermée à clé. Il se prépara en hésitant, ouvrit et entra.

La salle de séjour, en désordre, comme toujours, était plongée dans l'obscurité sentant vaguement la cigarette et les poires trop mûres. Ellen avait depuis belle lurette cessé de faire des efforts. Les stores étaient tirés ; il vit à peine où il mettait les pieds en traversant, déjà il enlevait son manteau et déboutonnait sa chemise. La porte de la chambre à coucher était grande ouverte ; il fit une halte pour regarder à l'intérieur.

Dans le grand lit froissé, sa femme dormait. Elle lui tournait le dos, ses cheveux bruns ébouriffés entassés sur l'oreiller et déployés autour de ses épaules nues, sur les draps et sur sa chemise de nuit bleue. Il entendit le ronron régulier de sa respiration pesante ;

satisfait, il fit volte-face et se dirigea vers la cuisine.

Il était en train de mettre l'eau dans la Silex lorsque la voix de sa femme retentit, claire et tranchante.

— Stuart !

Il poussa un juron, quitta la cuisine et vint se poster dans l'encadrement de la porte. Elle était assise bien droite, ses immenses yeux marron écarquillés de panique.

— Bonjour, lança-t-il d'un ton morne. Désolé de t'avoir réveillée.

Les narines frémissantes, le visage tordu, elle le regardait fixement. Elle ne broncha pas, ce qui ne fit qu'accroître le malaise de Hadley.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

Ellen poussa un cri, jaillit hors du lit et trotta jusqu'à lui, les bras tendus, de chaudes larmes lui dégoulinant sur les joues. Gêné, il esquissa un mouvement de retrait. Mais l'ample forme rebondie fondit sur lui et l'étreignit avec ferveur.

— Stuart gémit-elle, bon sang, où est-ce que tu étais ?

— Ça va, marmonna-t-il.

— Quelle heure est-il ?

Elle desserra son étreinte pour regarder l'heure.

— C'est le matin, non ? Où est-ce que tu as dormi ? Tu es... tout tailladé !

— Ça va, répéta-t-il irrité. Retourne au lit.

— Où est-ce que tu as dormi ?

Il se fendit d'un sourire évasif et répondit :

— Dans un buisson.

— Que s'est-il passé ? Hier soir tu es allé en ville boire une bière... Tu devais aller à la bibliothèque. Mais tu n'es pas rentré... Tu t'es bagarré, non ?

— Avec des sauvages, oui.

— Dans un bar ?

— En Afrique.

— Et tu t'es retrouvé en prison.

— C'est comme ça que ça s'appelle, en effet reconnut-il. Mais je n'y ai jamais vraiment cru.

Sa femme resta un moment silencieuse. Puis la panique fit place à la colère et à l'exaspération. Son corps doux et gonflé se raidit.

— Stuart, dit-elle calmement, ses fines lèvres pressées l'une contre l'autre, qu'est-ce que je vais faire de toi ?

— Me vendre, dit-il.

— Je ne peux pas.

— Tu n'as pas essayé, dit-il en retournant à la cuisine, voir où en était l'eau du café. Tu n'y as pas mis tout ton cœur.

Soudain elle fut derrière Hadley, s'accrochant désespérément à lui.

— Viens au lit. Il n'est que six heures et demie ; tu peux encore

dormir deux heures.

— Je suis plus motivé par le café.

— Laisse tomber le café, dit-elle en s'empressant de couper le gaz. Je t'en prie, Stuart. Viens au lit Dors un peu.

— J'ai dormi.

Mais à vrai dire, il avait envie de retourner se coucher avec elle ; il avait tellement besoin de sommeil que tout son corps lui faisait mal. Il se laissa attirer en dehors de la cuisine jusqu'à la pénombre ambrée de la chambre. Ellen se faufila dans le lit pendant qu'il se déshabillait maladroitement. Le temps qu'il enlève son caleçon et ses chaussettes, son corps s'affaissait déjà, pris d'une immense lassitude.

— C'est bien, chuchota Ellen, comme il s'étendait contre elle. Bien, répéta-t-elle en lui caressant de ses doigts rêches les cheveux, l'oreille et la joue.

Voilà ce qu'il lui fallait : l'immédiate présence de son mari.

Il bâilla à s'en décrocher la mâchoire, poussa un long soupir et s'endormit. Elle, cependant, resta éveillée, le regard dans le vide, cramponnée à lui, sentant les minutes lui échapper, l'une après l'autre.

Dans le calme absolu de la chambre à coucher, parmi les ombres qui subsistaient de la nuit, le réveil se mit à chanter. D'une voix bruisante et métallique, il commença à entonner une mélodie douce, légère, délicate ; puis le volume augmenta. Le bruit ébranla toute la pièce. Le boucan se mêla à la blanche et froide lumière matinale du soleil, qui se déversait par la fenêtre, filtrait à travers les rideaux en mousseline, et se répandait, pâle et silencieuse, sur le carrelage glacé comme de l'asphalte, sur la carpeete duveteuse, sur la chaise, la commode, le lit et les vêtements entassés. Il était tout juste huit heures.

Ellen Hadley étendit son bras nu, bronzé, bien en chair, et trouva le réveil. Sans un bruit, sans le moindre bruit, elle appuya sur le petit bitoniu qui dépassait de la collerette en cuivre. Le réveil se tut ; il continua son tic-tac régulier, mais le boucan avait cessé. Ellen remit le bras sous les couvertures pour échapper au froid de la pièce, puis se tourna pour voir si elle l'avait réveillé.

Allongé à côté d'elle, Stuart dormait encore. Il n'avait pas entendu la sonnerie ; le début de bruit de ferraille ne l'avait pas atteint. Heureusement. Elle aurait aimé qu'il n'ait jamais à subir ce sinistre fracas matinal. Elle aurait aimé pouvoir intercepter ce satané réveil jusqu'à ce que ses rouages et ses ressorts s'effritent sous la rouille, jusqu'à ce que ses sales aiguilles se cassent et disparaissent à jamais. Elle aurait aimé – enfin bon, cela n'avait pas d'importance. Parce qu'il allait bientôt falloir qu'il se lève. Elle n'avait fait que différer de quelques minutes l'instant fatidique où il

devrait émerger. Il n'y avait rien à faire, il était l'heure.

Quelques oiseaux s'ébrouèrent et apparurent à la fenêtre ; le massif d'arbustes dansa violemment au moment où les oiseaux vinrent s'y poser. Dans la rue déserte, un camion de lait passa dans un rugissement de moteur. Au loin, le train de la Southern Pacific filait en direction de San Francisco. Ellen se redressa, souleva les couvertures, qu'elle maintint en l'air, pour former un rempart entre lui et la fenêtre, lui épargnant les sons de l'extérieur et la clarté crue du soleil. Elle le protégeait de son corps. Elle l'aimait ; l'indifférence qu'il lui témoignait, le fait qu'il se montrât de plus en plus distant avec elle, semblait attiser son désir.

Et il dormait encore. Dans le sommeil, il avait un visage dénué d'expression, blême ; sa chevelure, éparpillée sur son front, était de paille. Même ses lèvres étaient exsangues. Sur son menton, l'ombre grise de sa barbe s'effaçait dans la blancheur bouffie de sa chair. Détendu, l'esprit libre, il poursuivait sa nuit, ignorant le réveil, le camion de lait et le frémissement des oiseaux. Ignorant qu'à côté de lui, elle s'était redressée et l'observait.

Dans son sommeil, il n'avait pas d'âge. Très jeune, peut-être, pas tout à fait un homme, pas même un adolescent. Certainement pas un enfant ; un très vieil homme, peut-être, si vieux qu'il n'était même plus un homme, le vestige d'un monde disparu, primordial, mais froid et pur comme l'ivoire. Une forme sculptée dans l'os, une défense d'éléphant taillée dans un bloc de calcaire : dépourvu de rancœur, d'excitation, sans connaissance. Un être innocent trop vieux pour s'intéresser au monde extérieur, vivant mais pour l'instant dénué de volonté. Parfaitement content d'être allongé, ayant accompli quelque conquête abstraite... Elle aurait aimé qu'il soit tout le temps ainsi, tout à fait paisible, sans besoin, ignorant la souffrance et les pulsions inhérentes au savoir. Mais même dans son sommeil, les coins de sa bouche pâle étaient retroussés en une moue enfantine crispée. Un dégoût morne, inquiet, assorti d'une terreur croissante.

Peut-être se jouait-il en rêve l'empoignade à laquelle il avait été mêlé, le supplice confus que lui avait infligé l'ennemi. Le brouillard du champ de bataille où luttaient des formes diaphanes : lui et de vagues adversaires. Aux prises avec ses opposants, il comprenait à peine... Elle avait déjà vu ça. Elle les connaissait, ces bagarres aveugles, embrumées, dans lesquelles il se jetait tête baissée. Des rixes stupides, dont les causes étaient trop ténues pour être comprises, ou même traduites en paroles.

Il se retourna ; sa tête pivota sur le côté. Un minuscule filet de bave courait sur son menton, jusqu'à la gorge, luisant, épais et humide, un fluide corporel qui s'était échappé de lui, une fuite de sa bouche relâchée. Peut-être dormait-il à nouveau sur la couche dure de la prison. Dans son rêve, peut-être avait-il perdu connaissance.

Une main striée de griffures s'éleva en un mouvement et frappa un ennemi invisible. Il rêvait encore à sa bagarre. Et à sa défaite.

— Stuart dit-elle d'une voix cinglante.

Il grogna. Ses paupières papillonnèrent ; d'un coup, ses yeux bleus paisibles, sans malice, se posèrent sur elle, étonnés, déconcertés, un peu effrayés, surpris de la trouver ici. Il ne savait pas où il était - il ne savait jamais où il était - et ignorait ce qui lui était arrivé.

— Salut, dit-elle d'une voix douce, en se redressant sur lui, effleurant tendrement de ses lèvres sa bouche timide, inquiète. Bonjour.

De la couleur entra dans les yeux de Stuart ; il sourit faiblement.

— Tu es réveillée ? demanda-t-il en se mettant péniblement sur son séant Quelle heure est-il ?

— Huit heures.

Recroquevillé sur lui-même, renfrogné, il frotta sa barbe de trois jours.

— L'heure de se lever, je suppose.

— Oui, confirma-t-elle.

Au loin, une voiture klaxonna. Une porte d'entrée s'ouvrit un voisin descendit les marches de béton. Le son assourdi des gens... le souffle froid chatoyant dans l'air matinal.

— On dirait que ça va être une belle journée, ajouta-t-elle.

— Tu parles.

Il examina avec étonnement sa main abîmée.

— Qu'est-ce que tu veux pour ton petit déjeuner ?

— Rien, répondit-il irrité, en secouant la tête. Tout l'épisode du bar, la bagarre, la police... tout était brouillé, comme en rêve. Un rêve qui, déjà, lui filait entre les doigts. J'ai la gueule de bois, ajouta-t-il. La vache.

— Je vais préparer du café, dit Ellen avec douceur.

— Non, le médecin te l'a déconseillé. (Il s'agrippa mollement aux couvertures, en essayant de se relever.) Bon Dieu, marmotta-t-il au moment où ses pieds touchaient le sol. L'espace d'un instant, il se tint debout près du lit, l'observant d'un œil las mais avec une pointe de désir mêlée de lassitude. Il se gratta ensuite machinalement la poitrine qu'il avait poilue. Puis il fit volte-face et sortit en chancelant de la chambre, s'engagea dans le couloir glacé, et entra dans les W-C. Après avoir à moitié refermé la porte derrière lui, il urina, courbé au-dessus de la cuvette. Il finit par grogner, tira la chasse et retourna dans la chambre à pas feutrés, la mine maussade. Il s'immobilisa dans l'encadrement de la porte.

— J'ai perdu de l'argent, lui annonça-t-il faiblement.

— Ce n'est pas grave, répondit-elle en lui adressant un bref sourire. Oublie ça et va te laver.

Docile, il sortit son rasoir et ses lames du tiroir de la coiffeuse,



puis disparut dans la salle de bains. De l'eau chaude jaillit de la douche en un rugissement sonore ; il se mit dessous de bon cœur. Ensuite, méthodiquement il se brossa les dents, se rasa, se peigna, et revint chercher des vêtements propres.

— Trente dollars, lui dit-il.

— On pourra en parler plus tard.

Il opina, eut un renvoi, et dit :

— Je suis désolé. Est-ce que je peux prendre un peu d'argent sur les économies du foyer ?

— Bah oui, répondit-elle à contrecœur.

Hadley choisit une chemise blanche amidonnée. L'odeur lui mit du baume au cœur. Puis il prit un caleçon propre et enfin le pantalon bleu, soigneusement repassé, suspendu dans l'armoire. Il fut empli d'une sorte d'excitation impatiente ; le contact du tissu propre et l'odeur de lessive lui firent oublier les relents de la veille. Mais derrière lui, dans le lit encore chaud, plongé dans l'obscurité, Ellen l'observait ; il sentait son regard braqué sur lui ; sa chevelure brune en cascade sur ses épaules, ses seins gonflés comme des globes ; sa taille enflée, grotesque : ce n'était plus maintenant l'affaire que de quelques semaines. Le bébé - ultime fardeau. Il ne pourrait alors plus s'en dépêtrer, l'oppressante date fatidique approchait.

— Je crois que je ne vais pas aller au travail, dit-il d'une voix lugubre.

— Pourquoi ? Tu ne te sens pas mieux ? demanda-t-elle, anxieuse. Une fois que tu auras avalé quelque chose...

— Il fait trop beau. Je vais m'asseoir au parc, dit-il, soudain agité comme un lion en cage. Je jouerai peut-être au football avec les mêmes.

— Ils sont encore à l'école. Et puis la saison de football n'a pas repris.

— Alors au base-ball. Ou au lancer de fers à cheval. Se tournant vers elle, il lui demanda : Tu veux aller à la campagne, ce week-end ? Tirons-nous d'ici, prenons le large !

Ellen se toucha le ventre.

— Il ne vaudrait mieux pas, tu sais.

— Exact.

Le fameux baquet de chair, si fragile... le centre de l'univers.

— Chéri, dit Ellen, est-ce que tu veux me raconter ce qui s'est passé hier soir ?

Il n'en avait pas envie ; mais le ton qu'avait employé sa femme ne lui laissait pas le choix. Son heure avait sonné.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter, répondit-il, à part ce que je t'ai déjà dit.

— Est-ce que tu as été... blessé ?

— Ça n'a pas été une vraie bagarre. On était trop soûls... On a

plus ou moins titubé en s'insultant. Il ajouta sur un ton pensif : n'empêche, je crois que j'ai décanillé un des deux salopards. Un mahousse. Les flics m'ont pris pour un communiste... Pendant qu'ils m'embarquaient je criais : « Venez-y, espèce de salopards de fascistes, je vais m'occuper de vous, tous autant que vous êtes. »

— Ils n'étaient que deux ?

— Quatre flics, deux fachos.

— Ça s'est passé dans un bar ?

— À l'extérieur du bar. Ça a commencé dedans. Ou à la bibliothèque municipale. C'était peut-être deux bibliothécaires.

— Stuart, dit-elle, pourquoi est-ce que c'est arrivé ? Qu'est-ce qui cloche, chez toi ?

Il enfila sa veste bleu pastel et s'arrêta devant la glace pour examiner son visage, ses cheveux, ses dents, ses yeux gonflés. La mine renfrognée, il fit éclater un petit bouton sur son menton rasé de près.

— C'est Sally, hein ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il.

— Tu es crispé.

— Évidemment, que je suis crispé.

Il faudrait bientôt qu'il aille la chercher.

— Tu... Est-ce que tu voudras que je t'accompagne ?

— J'irai tout seul, dit-il en se dirigeant vers la porte.

La dernière chose qu'il voulait, c'était avoir Ellen dans les pattes, accrochée à ses basques. Elle ne ferait que compliquer les choses.

— Tu peux peut-être nettoyer l'appartement, dit-il.

— Tu ne manges rien du tout ?

— Je grignoterai quelque chose sur place.

Il prit tout l'argent qu'il y avait dans la théière de la cuisine, dix ou quinze dollars, qu'il fourra dans sa poche. Il traversa la salle de séjour, toujours sens dessus dessous, qui sentait encore la poire trop mûre. Il ne s'attendait pas vraiment à ce qu'Ellen fasse le ménage ; elle commencerait, viderait peut-être les cendriers, puis, épuisée, retournerait au lit. L'appartement risquait d'être encore dans cet état, quand il ramènerait sa sœur. Il s'y était résigné.

— Souhaite-moi bonne chance, lança-t-il en s'arrêtant devant la porte d'entrée.

Elle était sortie du lit ; à présent elle nouait son épaisse robe de chambre.

— Tu repasseras à la maison ?

— Ça dépend, je vais voir si je peux récupérer le camion, dit-il. Je t'appellerai.

À défaut de l'embrasser avant de partir, il lui adressa un petit signe de la main, sourit, et sortit dans le couloir de l'immeuble. Bientôt il fut dehors, sur le trottoir, en route pour le centre-ville.

Hormis les jours où il pleuvait, il se rendait au travail à pied.

Mais aujourd'hui, le simple contact de ses semelles avec le sol se répercutait douloureusement dans sa tête. Le temps qu'il arrive sur Mason Avenue, il avait des vertiges et mal au cœur ; il se demanda s'il allait y arriver. Au diable le petit déjeuner ; vu son état, même un jus de tomates, il l'aurait vomi.

Au Lucky Market, le marchand italien de fruits et légumes sortait ses étals de pamplemousses et d'oranges. Il fit signe à Hadley, qui lui rendit machinalement son salut. Par habitude, il adressa un hochement de tête à l'employé de la bijouterie et à la petite vieille ratatinée de la papeterie Wetherby's.

À la porte du Golden State Café, la serveuse toute menue à la chevelure noire se prélassait dans son uniforme coquet, jupe et chemisier rouges, le petit chapeau coquin noyé dans ses boucles brunes.

— Bonjour, lui lança-t-elle timidement.

En la voyant, il se sentit brièvement revigoré.

— Comment va ? demanda-t-il, en s'arrêtant.

— Belle journée, dit-elle.

Elle lui souriait avec coquetterie. Hadley était beau garçon, et bien mis, un beau parti pour une jeune femme... surtout si celle-ci ignorait qu'il était marié et qu'un descendant n'allait pas tarder à arriver.

Hadley s'alluma une cigarette et lui lança, en indiquant Modern TV, Ventes & réparations, qui se trouvait juste un peu plus loin :

— Quand est-ce que vous passez nous voir ? Je vous ferai une démonstration télé gratuite.

La fille sourit d'un air mutin.

— Une démonstration gratuite de quoi ?

Tout sourire, Hadley poursuivit son chemin pour finalement entrer dans la pénombre du magasin. Il pénétra dans l'intérieur familial où régnaient le silence et l'obscurité, l'endroit où il travaillait depuis qu'il avait fini la fac.

Stuart Wilson Hadley était assis au fond du magasin diététique, penché au-dessus de son assiette, à chipoter sa salade verte mélangée et son sandwich aux fines tranches de bœuf à la crème. L'horloge au-dessus de la caisse indiquait midi vingt. Il lui restait encore vingt minutes avant la fin de sa pause-déjeuner. Cela faisait quarante minutes qu'il était assis, et il n'avait toujours rien avalé.

Le magasin diététique était plein de femmes qui caquetaient. Elles l'ennuyaient ; tout l'ennuyait. Il était barbouillé et avait un mal de tête lancinant. Par désœuvrement, il se mit à déchiqueter sa serviette et finit par en faire une boule. Il était très probable qu'Ellen soit encore en train de dormir. Il lui arrivait de rester au lit jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi. Il aurait aimé être avec elle ; les sempiternels ricanements suraigus du magasin

diététique lui étaient insupportables. Il aurait mieux fait de manger à la Maison du Steak, Chez Jack ; il aurait commandé une assiette de porc au riz et haricots rouges, et un café chaud.

Son ventre émettait des gargouillis de mauvais augure. Chez Jack, il y aurait eu l'odeur de grillon et de frites dégoulinantes qui imprégnait les murs. Des gouttes de graisse, qui perlaient comme de la transpiration, engluées dans le plâtre, enflammées par le cuistot affairé à son fourneau grésillant. La fumée des cigares s'agglutinait en nuages au-dessus des blagues salaces des hommes d'affaires entassés comme des jurés en rangs d'oignons dans leur box. La Maison du Steak était une grotte dans laquelle se répercutaient les beuglements du juke-box, un apprentis emplis de fumée et de grognements de cabinets, un bain de vapeur où se mêlaient les pages sports du San Francisco Chronicle, les cure-dents et le ketchup renversé. Stuart Hadley n'était pas à son aise dans ce gymnase à l'odeur de sueur enfumée aux émanations de hamburger à l'oignon ; un homme sensible pouvait-il décentement manger dans un vestiaire de gymnase, au milieu des sous-vêtements douteux et des odeurs de pieds ?

Manger Chez Jack, c'était comme se retrouver au collège, dans la transpiration et la fatigue de ses jeunes années. Ici, les gros lards prospères étaient directement passés des chaussures de tennis, shorts gris et douches des vestiaires, à La Maison du Steak, en écrasant tout de leur bedaine, avec leurs slips Bicycle devenus des strings noirs de pourriture. La hantise d'être Chez Jack lui rappela la fois où il avait dû grimper à la corde jusqu'au plafond du gymnase du collège de Cedar Groves ; cet instant de souffrance où il était resté suspendu, raillé par les visages à l'envers, se cramponnant piteusement sans avoir atteint le nœud final - le but à atteindre. Il était tombé, épuisé, vidé de toute énergie, sur le sol lisse. Stuart Hadley pendouillant au plafond, telle une mouche guettée par une multitude d'araignées... après lui le petit Juif maigrichon Ira Silberman était arrivé tout en haut à toute vitesse, tel un Asiate, efficace, le sourire aux lèvres. Jack, de la Maison du Steak, était grec. Souriant au-dessus de sa caisse enregistreuse, il tâtait la monnaie de ses doigts habiles, recouvrant de sa main celle du client pour récupérer son argent - l'éternel rituel constamment reproduit.

Il se demanda où donc se rendaient ces gens pressés qui passaient devant lui. Si vite... certainement à un endroit important. Un endroit qui comptait pour accomplir quelque chose de vital. C'était incroyable de se dire que tant de gens pouvaient être sur le pont, tous investis de missions significatives, ayant tous leurs objectifs à accomplir. Impliqués dans des projets et des schémas complexes... des actions d'ampleur cosmique.

À contrecœur, il se retourna et traversa la rue. Il traînait les